

UNE EXECUTION ORDINAIRE

Un film de
Marc Dugain

Avec
André Dussollier, Marina Hands, Edouard Baer

Durée: 105 min.

Sortie : Le 12 mai 2010

Download Fotos :
www.frenetic.ch/presse



ANDRÉ DUSSOLIER MARINA HANDS EDOUARD BAER

UNE EXECUTION ORDINAIRE

UN FILM DE MARC DUGAIN

SYNOPSIS

L'automne 1952.

Une jeune médecin urologue et magnétiseuse qui pratique dans un hôpital de la banlieue de Moscou cherche désespérément à tomber enceinte de son mari, un physicien désabusé qui ne survit que grâce à l'amour qui le lie à sa femme. Cette dernière est à son grand effroi appelée secrètement à soigner Staline, malade, et qui vient de se débarrasser de son médecin personnel. Le dictateur s'insinue dans le couple et installe avec la jeune femme une relation où se mêlent confidences et manipulation. Tour à tour amical et pervers, le monstre livre son art de la terreur comme on ne l'a jamais vu.

STALINE :
« J'AI SUPPRIMÉ TOUS CEUX QUI M'ÉTAIENT INDISPENSABLES.
DEPUIS ILS ONT PROUVÉ QU'ILS NE L'ÉTAIENT PAS. »

ENTRETIEN AVEC MARC DUGAIN

Votre livre «La Chambre des officiers» a été adapté au cinéma en 1991 par François Dupeyron. Pensiez-vous à ce moment-là devenir un jour vous-même metteur en scène ?

Dans mon parcours, le cinéma a été plus important que la littérature. J'ai toujours été un grand cinéophile et me suis mis à écrire parce que c'est ce qui demandait le moins de moyens. De toutes façons, si j'avais voulu moi-même faire un film à l'époque, personne ne m'aurait fait confiance, si éloigné que j'étais de ce métier-là : j'étais président d'une compagnie aérienne... Et il y a eu cette rencontre providentielle avec Jean-Louis Livi. À côté de chez moi à la Fondation Cartier, une exposition David Lynch, nous nous y croisons. Il me dit : «C'est drôle, ce matin même j'ai appelé votre agent, je voudrais acheter les droits d'«Une exécution ordinaire» pour en faire un film». Je n'y ai pas cru tout de suite, sachant que dans le monde du cinéma, ce genre d'approche était courant et ne connaissait le plus souvent pas de suite. Mais là, non seulement Jean-Louis Livi n'a cessé de me parler de ce projet, mais encore m'a-t-il un jour posé la question cruciale : «Pourquoi ne réaliseriez-vous pas vous-même ?». J'ai évidemment répondu : «Pensez-vous que j'en serai capable ?». Il le pensait, arguant que j'avais l'habitude de gérer des équipes et prenant soin de placer à mes côtés un très grand chef opérateur, Yves Angelo.

UNE EXÉCUTION ORDINAIRE consacrée aux derniers jours de Staline couvre la première partie de votre livre qui porte ce titre.

Oui, le sujet du film ramène aux questions fondamentales que je me pose : qu'est-ce qui fait un dictateur ? La réponse est liée à la psychologie, les grands pervers sont des gens qui ont été brisés par leur père, soit ils ont été abusés, soit ils ont subi d'autres violences, ce qui est le cas de Staline, de Hitler. Lorsque la figure du père est détruite, la notion du bien et du mal est abolie. Il n'y a plus de limite. Le danger lorsqu'on veut représenter un dictateur, c'est de tomber dans la caricature, on en fait la représentation qui nous arrange, une brute épaisse et inculte. Ça ne suffit pas. Ainsi Staline était un homme instruit, il avait fait le séminaire, il avait cette culture orthodoxe de base que l'on décèle dans la manière dont il s'exprime.

Quelles ont été vos recherches sur Staline ?

Bien évidemment lire tout ce qui a été écrit sur lui ! Mais en nourrissant ces lectures de ma propre subjectivité. Si cet homme se trouvait en face de moi, comment le décrirais-je, qu'est ce qui m'effraie en lui, en quoi représente-t-il pour moi une dérive de l'être humain ? C'est un personnage monstrueux, mais lorsqu'on a dit ça, on n'a rien dit. Ce qui m'intéressait en fait, c'est MON Staline. J'ai toujours professé que c'est en passant par la fiction que l'on pouvait s'approcher au

maximum de la réalité. La fiction n'ambitionne pas d'atteindre la vérité historique, je ne suis pas agrégé d'histoire, j'utilise la fiction comme vecteur, comme révélateur.

Cette jeune urologue magnétiseuse qui va soigner Staline a-t-elle une racine historique ?

UNE EXÉCUTION ORDINAIRE se déroule au moment du «complot des blouses blanches», en 1952. Un groupe de onze médecins (dont sept sont juifs) est accusé d'avoir empoisonné deux dignitaires du Parti Communiste. Parmi les médecins inculpés, il y a Miron Vovsi, le médecin personnel de Staline. Et la disparition de ce médecin crée un espace pour la fiction. Cet espace devenu vide, on va le combler.

Staline est malade, il a les artères bouchées, il y a trop longtemps qu'il boit, qu'il fume, qu'il passe six heures à table avec Béria. Cet homme à l'évidence a besoin d'être soigné. D'autre part, le recours aux médecines parallèles est chose courante en Russie, déjà dans la famille impériale, avec Raspoutine et d'autres. L'idée que Staline fasse appel à cette jeune femme porteuse d'un don qui puisse le soulager n'est donc pas irréaliste si elle n'est pas réelle. D'autres éléments «historiques» apparaissent dans le film, uniquement parce qu'ils ont pour moi la valeur symbolique, magique de la fiction. Lors de l'une de leurs rencontres, on voit Staline demander à Anna, la jeune femme médecin, de repérer sur le tourne-disques la deuxième plage du 23^{ème} concerto de Mozart. Concerto que je connais bien l'ayant joué moi-même. Ce qui est parfaitement authentique, c'est que Staline était fou de ce concerto, qu'il avait fait réveiller en pleine nuit Maria Youdina, une pianiste célèbre de l'époque afin qu'elle enregistre toute séance tenant cette pièce à sa seule intention. Maria Youdina toute juive et insolente qu'elle était, n'a jamais été inquiétée...

Le parti pris de faire parler Staline en français a-t-il été facilement accepté ?

Non. D'assez fortes réticences ont été émises par les financiers du film. Je leur ai dit : «Écoutez, quels sont les choix ? On le fait parler russe ? Donc on va le doubler. Mais le public aura une certaine difficulté à aller voir un film français parlant russe doublé ou sous-titré. Ou alors vous optez pour l'américain -je peux vous l'écrire en anglais, je suis bilingue- mais je trouve cela catastrophique. Ne voyant pas en quoi la langue américaine est plus appropriée à Staline que la langue française. Voir STALINE le film de Yvan Passer de 1992 avec Robert Duvall, acteur que j'aime beaucoup par ailleurs... J'ai conclu : «Arrêtons ce débat qui ne mène à rien. Ou nous serons crédibles, ou nous ne le serons pas».

La première question alors n'a-t-elle pas été : «Qui peut porter sur ses épaules le rôle de Staline ?»

J'ai pris des portraits de Staline, j'ai étudié sa morphologie, son regard. Et soudain, c'est devenu une évidence. J'ai appelé Jean-Louis Livi, et je lui ai dit : «Staline, c'est André Dussollier. Il a la structure du visage de Staline et c'est un immense acteur !». Dès que, après de légitimes hésitations, Dussollier a accepté de s'engager dans cette aventure assez folle, nous avons effectué les premiers essais, fait venir d'Angleterre une formidable perruquière suédoise, Christina Olhund-Lago, connu des difficultés avec une première équipe de maquilleurs, découvert enfin deux extraordinaires spécialistes des effets spéciaux, Fabrice Herbert et Stéphane Chauvet. Ils ont beaucoup travaillé avec André, qui un matin est entré dans la pièce, et Staline était là. Il aurait à subir trois heures et demie de maquillage chaque matin ! J'ai eu

BIOGRAPHIE

Né au Sénégal le 3 mai 1957.

Après des études en sciences politiques et en finance, Marc Dugain a exercé différentes fonctions dans la finance et l'aviation avant de se consacrer à l'écriture.

«La Chambre des officiers», premier roman paru en 1998 chez Lattès, a reçu 18 Prix littéraires, dont le Prix des Libraires, le Prix Nimier, et le Prix des Deux-Magots. Il a été traduit entre autre en Allemagne, en Grande-Bretagne, aux USA et figure au programme scolaire en France. Adapté au cinéma par François Dupeyron, le film qui en a été tiré a représenté la France au Festival de Cannes et a reçu deux Césars.

Après «Campagne Anglaise» (Lattès, 2000), «Heureux comme Dieu en France» (Gallimard, 2002), Prix du Meilleur Roman Étranger en Chine, et «La malédiction d'Edgar» (Gallimard, 2005), traduit dans 22 langues, son cinquième roman «Une exécution ordinaire» est paru aux Éditions Gallimard en février 2007 et a reçu le grand prix RTL Lire.

En janvier 2009, il a publié un recueil de nouvelles «En bas, les nuages» aux Éditions Flammarion.

ENTRETIEN AVEC ANDRÉ DUSSOLLIER

Un jour on vous appelle, et on vous dit : «André Dussollier, voulez-vous être Staline»; quelle a été votre première réaction ?

J'ai répondu : «Vous êtes tombés sur la tête, quelle idée, je ne ressemble en rien à Staline !». Et en même temps, quelque chose en moi disait : «Ce serait un sacré défi tout de même !». J'ai alors précisé au producteur, Jean-Louis Livi, que le mieux serait de faire des essais. Ce que nous avons fait dans les meilleures conditions techniques, sans trop appuyer le maquillage, une moustache, une perruque, rien de plus. Une équipe de maquilleurs s'est mise au travail, la date du tournage approchait. À cette époque, je tournais avec Jean-Pierre Jeunet, je faisais part de nos problèmes à la maquilleuse du film, Nathalie Tissier, c'est elle qui nous a recommandé Fabrice Herbert et Stéphane Chauvet qui se sont montrés très excités par le pari. Ils ont tout de suite eu des idées, on a recommencé les essais, on s'est approchés petit à petit du résultat espéré. Ce qui était beau, c'était de faire ce travail de façon, assez simple, artisanale. Puis je me suis laissé grossir, je me suis servi du costume qui montait haut pour accentuer le double menton, on a posé des prothèses sur mon visage pour vieillir ma peau, la taveler jusque derrière les oreilles. On a utilisé tous les moyens, sans que cela soit visible. Et puis il y avait en même temps le travail intérieur que je faisais autour du personnage.

Avez-vous consulté des documents pour vous approcher de votre modèle ?

Principalement les discours. Quatre discours prononcés par Staline devant le Parti. On voit, on sent le personnage, la façon dont il se comporte, sa présence, chacun de ses gestes, la manière dont il se saisit d'un verre d'eau, sans quitter son auditoire des yeux, et puis il jette le verre par terre avec une brutalité terrible, c'est une terreur en marche.

Cette terreur, vous la rendez sensible en la distillant par la douceur.

Oui, parce que tout de même, c'est un homme à la fin de sa vie, malade. Il souffrait d'une artérite, il ne pouvait pas se tenir longtemps debout. Pour parvenir à cette lourdeur que je n'ai pas forcément dans les jambes, j'ai dit à la costumière Sophie Breton : «Il faut que nous trouvions quelque chose.» Et nous avons trouvé. Je suis allé dans un magasin de sport me procurer cet équipement qu'utilisent certains athlètes : des sacs remplis de plomb qu'ils attachent à leurs chevilles. Mais je ne pouvais les porter tels quels, les bottes m'en empêchaient. Alors Sophie Breton a défait les petits sacs, les a reconditionnés et les a fixés le long de mes jambes : ça alourdissait considérablement ma démarche !

Outre l'aspect physique, il fallait aussi trouver la voix de Staline.

Oui, ce problème était vraiment compliqué à résoudre. Il ne s'agissait pas de reproduire sa voix réelle que d'ailleurs le public connaît mal, au contraire de celle de Hitler ou de Mussolini. Le défi était déjà de le faire parler en Français. Pour que cela soit crédible, cela ne devra pas être une imitation, pas une reproduction, plutôt une évocation. Notre grande crainte, à Marc Dugain et à moi, c'est que soudain, simplement par la faute d'un éclairage trop brutal, d'un mouvement de caméra particulier, on cesse de voir sur l'écran une incarnation de Staline pour voir soudain à sa place un acteur reconnaissable.

UNE EXÉCUTION ORDINAIRE est le premier film de Marc Dugain, comment avez-vous jugé son entrée dans le cinéma ?

Marc Dugain pour la première fois aux commandes d'un film n'a pas eu la prétention de considérer qu'il savait tout. Il était accompagné par Yves Angelo, son chef opérateur, lui-même réalisateur. Nous avons vite vu qu'il comprenait parfaitement qu'un film est un travail d'équipe, il a su écouter lorsqu'il le fallait, et gérer les problèmes lorsqu'ils se présentaient... Marc Dugain est un auteur, il était normal qu'il ait été au départ prodigue en dialogues. Je me suis permis de lui dire : «Si tu racontes tout je n'aurai plus rien à jouer !». Avec courage et simplicité, il a accepté de couper, a abandonné sa fonction première d'écrivain pour aborder le métier de cinéaste. Et puis il m'a offert une partenaire exceptionnelle, Marina Hands. C'est un bonheur de jouer à ses côtés. Beaucoup de densité, de concentration dans son jeu, dans sa manière d'être. Une fois de

plus je vais mettre en avant le théâtre, mais on ne peut pas ne pas y penser quand on voit Marina, son rapport au texte, et aussi sa générosité avec ses partenaires, ce naturel immédiat qu'elle a pour aborder le travail. Nous avons fait de nombreuses lectures, des répétitions avant le tournage, des mises en place, ça nous permis de nous connaître, d'avancer, de construire, de trouver la confiance.

En se retournant sur votre carrière, on constate que Staline est votre premier rôle de tyran...

Oui, en effet, jamais je n'ai été auparavant dans ce registre-là ! J'aurais pourtant bien aimé, moi qui suis abonné aux personnages plutôt clairs. J'appartiens pourtant à une génération d'acteurs qui aiment bien se transformer. Il faut jouer avec ça. Se transformer, être un autre, même Staline, n'est-ce pas la raison d'être d'un comédien ?

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

- 2009 UNE EXÉCUTION ORDINAIRE de Marc Dugain
LES HERBES FOLLES de Alain Resnais
UNE AFFAIRE D'ÉTAT de Éric Vallette
- 2008 MICMACS À TIRE-LARIGOT de Jean-Pierre Jeunet
- 2007 LE CRIME EST NOTRE AFFAIRE de Pascal Thomas
MUSÉE HAUT, MUSÉE BAS de Jean-Michel Ribes
- 2006 CORTEX de Nicolas Boukhrief
LA VÉRITÉ (OU PRESQUE) de Sam Karmann
CŒURS de Alain Resnais
- 2005 NE LE DIS À PERSONNE de Guillaume Canet
- 2004 MON PETIT DOIGT M'A DIT de Pascal Thomas
36, QUAI DES ORFÈVRES de Olivier Marchal
- 2003 UN LONG DIMANCHE DE FIANÇAILLES de Jean-Pierre Jeunet
- 2002 EFFROYABLES JARDINS de Jean Becker
- 2001 TANGUY de Etienne Chatiliez
- 2000 UN CRIME AU PARADIS de Jean Becker
LA CHAMBRE DES OFFICIERS de François Dupeyron
César du Meilleur Second Rôle 2002

- 1999 SCÈNES DE CRIME de Frédéric Schoendoerffer
AÏE de Sophie Fillières
LES ACTEURS de Bertrand Blier
- 1998 LES ENFANTS DU MARAIS de Jean Becker
- 1997 ON CONNAÎT LA CHANSON de Alain Resnais
César du Meilleur Acteur 1998
- 1994 LE COLONEL CHABERT de Yves Angelo
- 1991 UN CŒUR EN HIVER de Claude Sautet
César du Meilleur Second Rôle 1993
- 1986 MÉLO de Alain Resnais
- 1985 TROIS HOMMES ET UN COUFFIN de Coline Serreau
- 1984 L'AMOUR À MORT de Alain Resnais
- 1983 L'AMOUR PAR TERRE de Jacques Rivette
LA VIE EST UN ROMAN de Alain Resnais
- 1981 LE BEAU MARIAGE de Eric Rohmer
- 1980 EXTÉRIEUR NUIT de Jacques Bral
- 1978 PERCEVAL LE GALLOIS de Eric Rohmer
- 1974 TOUTE UNE VIE de Claude Lelouch
- 1972 UNE BELLE FILLE COMME MOI de François Truffaut

ENTRETIEN AVEC MARINA HANDS

Comment le projet d'UNE EXÉCUTION ORDINAIRE vous est-il parvenu ?

Par l'intermédiaire de Jean-Louis Livi. J'ai pour lui beaucoup d'affection et de reconnaissance. Alors que j'étais en train de sortir du Conservatoire, que je n'avais rien fait au cinéma, il m'a téléphoné pour que je rencontre Yves Angelo qui préparait un film, et qui cherchait une actrice... La première fois qu'un producteur vous appelle, qu'il distingue la complète inconnue que vous êtes, c'est inoubliable ! Avant même que le scénario d'UNE EXÉCUTION ORDINAIRE soit écrit, Jean-Louis Livi m'a demandé de lire le livre de Marc Dugain, me disant qu'il pensait à moi pour le rôle d'Anna, et m'annonçant aussi qu'Yves Angelo serait là. Encore quelqu'un qui m'a fait confiance très tôt, avec qui j'ai tourné SUR LE BOUT DES DOIGTS donc, avant de le retrouver dans LES ÂMES GRISÉS. Je savais, avant de commencer, qu'il y avait sur ce projet deux hommes pour me rassurer ! Puis j'ai rencontré Marc Dugain, l'importance de l'enjeu m'est apparue, la conscience que j'allais porter la responsabilité d'un rôle très lourd dans un premier film. J'ai l'habitude d'être docile avec les metteurs en scène, Marc Dugain allait-il me diriger, moi qui adore être dirigée ! J'ai été vite fixée. La réponse était oui.

Comment Marc Dugain vous a-t-il présenté le personnage d'Anna ?

Il m'a dit : «C'est quelqu'un qui n'a rien d'exceptionnel à qui il arrive quelque chose d'exceptionnel, pour moi c'est le personnage le plus mystérieux, et tout ce que tu vas lui apporter m'intéresse.» Une chose très importante pour lui était d'éviter l'écueil du sentimental. Même dans la volonté d'Anna d'avoir un enfant, même dans l'amour qu'elle porte à son mari, il voulait qu'elle se montre déterminée, pas désarmée. Et nous étions d'accord là-dessus. Tout cela me convenait, si je n'ai pas un voyage à faire vers le personnage, je suis perdue. Quand j'ai commencé à réfléchir au rôle d'Anna, j'ai pensé à l'interprétation d'Adrian Brody dans LE PIANISTE de Roman Polanski. À propos de cette question essentielle du «trop» ou du «pas assez», je me suis souvenue de cette façon qu'il a de réagir dans la situation tragique qui est la sienne, jamais dans le pathétique surjoué, toujours dans l'héroïsme ordinaire de la survie.

Y a-t-il eu une préparation, des répétitions ?

Oui, dès le départ, les répétitions nous ont semblé primordiales pour préciser le chemin que nous allions prendre, mais aussi évacuer les doutes. J'en avais beaucoup sur ma capacité à faire vivre Anna. Elle parle peu finalement, donc tous ses gestes, tout son corps doivent exprimer une force de résistance. Pour m'approcher d'Anna, je pouvais compter sur Marc Dugain, sur sa franchise quant à la direction d'acteurs. Il ne prenait pas de gants. Si ça n'allait pas, il le disait. Et c'était bien. Il n'y avait pas de complaisance par rapport à ce qu'on était en train de jouer, aux ego. À aucun moment je ne me sentais épargnée parce que j'étais en train de vivre quelque chose de difficile à exprimer. Non, on construisait. Et évidemment, la personne la plus à même à s'engager dans cette voie, à tenir le cap de façon exceptionnelle était André Dussollier. J'ai été totalement émerveillée de jouer à ses côtés. Je n'ai jamais vu quelqu'un travailler comme il travaille. Ça ne se dit pas. Il ne le dit pas lui-même, parce que le travail lui est aussi indispensable que naturel, et peut-être aussi parce qu'on associe souvent la notion de travail à celle d'effort. Chez lui, c'est un besoin, une éthique. Il demande des répétitions et encore des répétitions. Des prises, et encore des prises. Il n'est jamais satisfait. Dès le premier jour de tournage, il connaissait la totalité de son texte au cordeau. Avoir un partenaire tel qu'André Dussollier, est mieux qu'une aide, c'est un extraordinaire stimulant, il met la barre très haut. De temps en temps, lorsque nous n'étions pas tout à fait contents d'une scène même après plusieurs prises,

on se mettait à part, et on se racontait cette scène, pas avec les mots du dialogue, avec nos mots à nous pour en redécouvrir le sens véritable, son enjeu, rafraîchir nos sensations, nos sentiments. Tout au long du tournage d'UNE EXÉCUTION ORDINAIRE, j'ai eu l'impression que nous étions plus ou moins des fous, et c'est peut-être pour cela que je suis particulièrement attachée au film. Cela fait partie des choses que j'aime dans la vie : s'il n'y a pas de danger, cela ne m'intéresse pas. Mais cette notion de danger était compensée par un état de complicité, d'entraide, de solidarité autour du projet : c'est la première fois que j'ai eu l'impression de faire un film autant avec le réalisateur qu'avec le chef opérateur, autant avec l'ingénieur du son qu'avec le producteur. L'investissement de tous a été sans faille. Oui, UNE EXÉCUTION ORDINAIRE est un premier film. Mais je peux dire que Marc Dugain a été notre capitaine.

FILMOGRAPHIE

César de la Meilleure Actrice et Prix d'Interprétation au Tribeca Film Festival de New York pour sa performance dans LADY CHATTERLEY de Pascal Ferran.

Avant de travailler avec de nombreux réalisateurs et metteurs en scène dont Pascal Ferran, Patrice Chéreau, Denys Arcand, Andrzej Zulawski, Yves Angelo, elle fera le Conservatoire National d'Art Dramatique et passera une année à Londres pour étudier à la prestigieuse «London Academy of Music and Dramatic Arts». Elle deviendra parfaitement bilingue.

On a pu la voir dans le film de Denys Arcand LES INVASIONS BARBARES (Oscar du Meilleur Film Étranger), NE LE DIS À PERSONNE de Guillaume Canet, LADY CHATTERLEY de Pascal Ferran et LE SCAPHANDRE ET LE PAPILLON de Julian Schnabel (Prix de la Mise en Scène au Festival de Cannes 2007), LE CODE A CHANGÉ de Danièle Thompson et STORY OFJEN de François Rotger.

Actuellement à l'affiche de MÈRES ET FILLES de Julie Lopes Curval, on la retrouvera en 2010 dans UNE EXÉCUTION ORDINAIRE de Marc Dugain ainsi que ENSEMBLE, NOUS ALLONS VIVRE UNE TRÈS, TRÈS GRANDE HISTOIRE D'AMOUR... de Pascal Thomas.

LISTE ARTISTIQUE

André Dussollier	Staline
Marina Hands	Anna
Edouard Baer	Vassili
Denis Podalydès	Le concierge
Tom Novembre	Le directeur de l'hôpital
Grégory Gadebois	Le chef de service
Gilles Gaston-Dreyfus	Beria
Anne Benoit	Alexandra
Gilles Ségal	Oncle Anton

LISTE TECHNIQUE

Producteur	Jean-Louis Livi
Réalisateur	Marc Dugain
Adaptation et dialogues	Marc Dugain
D'après le roman	«Une exécution ordinaire» de Marc Dugain
	Éditions Gallimard
Productrice exécutive	Julie Salvador
Directeur de production	Christophe Jeauffroy
Chef opérateur et conseiller artistique et technique	Yves Angelo
Chef opérateur du son	Pierre Gamet
Chef décorateur	Yves Fournier
Créatrice de costumes	Jackie Budin
Premier assistant réalisateur	Patrick Armisen
Scripte	Lydia Bigard
Chef monteur	Fabrice Rouaud
Monteur son	Sylvain Malbrant
Photographe de plateau	Arnaud Borrel
Attaché de presse	Moteur !
	Dominique Segall - Grégory Malheiro

Une coproduction F COMME FILM / STUDIOCANAL / FRANCE3 CINÉMA
Avec la participation CANAL+ / TPS STAR / FRANCE TÉLÉVISIONS
En association avec CINEMAGE 3
Avec le soutien de la RÉGION ILE-DE-FRANCE

Distribution StudioCanal



STUDIO CANAL



CANAL+

TPS
star



île de France